

Chaque jour est une fête...

Un film de **Dima EL-HORR**



Sophie Dulac Distribution - Michel Zana

16, rue Christophe Colomb 75008 Paris
Michel Zana : 01 44 43 46 00
mzana@sddistribution.fr

Promotion / Programmation Paris

Eric Vicente : 01 44 43 46 05
evicente@sddistribution.fr

Programmation Province / Périphérie

Olivier Depecker : 01 44 43 46 04
odepecker@sddistribution.fr

Presse

Claire Viroulaud-Cordier : 01 44 54 54 77
clairecinesud@noos.fr

Stock copies

DS Sarcelles (GRP, Nord, Est), DS Lyon,
DS Marseille, CAMC Bordeaux

Stock publicité

Distribution Service à Sarcelles
Tél : 01 34 29 44 00. Fax : 01 39 94 11 48



Chaque jour est une fête...

Un film de **Dima EL-HORR**



Au cinéma le **27 janvier 2010**

France/Liban/Allemagne - 2009 - 1h22 - 1.85 - Dolby SRD - Couleurs - Visa n° 120 994

Dossier de presse et photos téléchargeables sur : www.sddistribution.fr

A photograph showing two women looking out from a bus window. The woman in the foreground, with dark hair and a red jacket, looks directly at the camera with a somber expression. The woman behind her, with light brown hair and a pink headband, looks off to the side. The bus window frame is visible in the foreground, and the interior of the bus is visible in the background.

SYNOPSIS

Beyrouth, de nos jours.

Trois femmes qui ne se connaissent pas prennent le même bus pour aller à la prison des hommes, dans l'arrière-pays libanais.

Au milieu de cette terre aride, elles vont être, à travers ce voyage, confrontées bien malgré elles à la quête de leur propre indépendance....

Trois femmes figées dans un contexte social et politique très tendu, où rien ne bouge, de peur d'une catastrophe imminente. Les différents événements ne révèlent que la rigidité de la situation, les empêchant de réagir, d'évoluer, de se développer.

À l'instar des héroïnes de ce film, les libanais n'ont pas les moyens de changer, mais nous savons nous amuser dans un monde où notre vie ne pèse pas lourd.

Nous vivons aujourd'hui dans une région dévastée par des guerres perpétuellement renouvelées, incapables de jouer un rôle efficace dans une vie politique défaillante. Nous ne pouvons que faire appel à notre imaginaire comme alternative à un paysage en noir et blanc. Pour nous le cinéma est une petite lucarne à travers laquelle nous exposons certaines de nos pensées, de nos obsessions et de nos craintes.

Ces femmes ne sont ni optimistes ni pessimistes, elles attendent simplement un "miracle", comme nous...

Mais les miracles existent-ils vraiment ?

Dima El-Horr



ENTRETIEN AVEC LA REALISATRICE

Après avoir vu votre film, on ressent très fort comme une malédiction libanaise. Le Liban est un pays démocratique, multiconfessionnel, qui s'est, en quelque sorte, fait voler son histoire, son droit à la paix. Vos personnages féminins portent ça très fort en eux. Avez-vous fait un film engagé ?

L'histoire de la guerre civile au Liban n'est pas réglée. Car il n'y a jamais eu de réel dialogue entre les différentes factions. Il n'y a jamais eu d'explication claire sur ce qui s'est vraiment passé pendant cette guerre, pourquoi elle a commencé, pourquoi elle s'est terminée... Contrairement à d'autres pays, il n'y a pas eu de commission "vérité et réconciliation", pas de pardon.

Ce film s'inscrit dans un univers très féminin, proche de ma réalité quotidienne. Mes personnages ont été inspirés par des femmes de mon entourage. Mais ce n'est pas un film féministe. Je ne suis pas le porte-parole de la femme libanaise et je n'essaie surtout pas de victimiser mes personnages en asséignant une morale ou un message militant. J'observe, je raconte, je montre... Libre à chacun de juger. Ces trois femmes sont des individus à part entière, chacune étant marquée à sa manière par l'Histoire du pays, les guerres vécues et une société libanaise à dominante masculine.

Oui, *Chaque jour est une fête...* est un film très féminin, où les hommes sont quasi absents. Et quand ils sont là, c'est à travers des portraits de "disparus" ou sous forme de menace...

Depuis l'Odyssée, c'est l'homme qui part faire la guerre et meurt... Et les femmes sont condamnées à vivre avec leurs fantômes. Les morts ressuscitent, réapparaissent à travers leurs rêves et leurs cauchemars et trouvent toujours une manière d'exister en elles.

Trois femmes, trois générations, des nationalités différentes, une langue presque commune - le français - qu'est-ce qui les réunit ou les différencie ? Pourquoi cet anonymat des personnages et cette distance ? Pourquoi sait-on si peu de choses de leur vie, de leur religion ? De leur histoire propre ?

Deux de mes personnages sont libanaises, la troisième est palestinienne. Rien de précis ne détermine leur confession religieuse. À quoi bon ? La société libanaise est ainsi faite, une mosaïque de confessions et d'origines, une diaspora éclatée à l'échelle du monde, plus nombreuse que la population du pays, créant ainsi des va et vient continuels avec d'autres cultures. Ceci explique, par exemple, pourquoi la plus jeune des trois femmes est née et a vécu en Afrique, et ne parle pas arabe. Trois langues essentielles se parlent aujourd'hui au Liban. L'Arabe, bien sûr, le Français, langue enseignée depuis le mandat français et toujours pratiquée par les élites, et l'Anglais qui est la langue des affaires. Personnellement, je rêve en arabe, parle en français et écris en anglais !

Mes personnages sont volontairement à distance, dénués de psychologie et de prénoms... Car ce sont des femmes habituées à faire face aux guerres, aux dangers et à la mort. Ces mots s'inscrivent dans leur propre quotidien et sont aussi « normaux » qu'un chant d'oiseau. Petit à petit, le but du voyage s'évanouit et avec lui les personnages et leurs histoires personnelles... La caméra se met à distance de ces trois femmes qui deviennent des points dans ces vastes plaines désertiques, car les situations s'aggravent autour d'elles, deviennent plus larges et prennent le dessus sur elles. Leurs drames personnels se mêlent aux drames des situations qu'elles traversent. Les histoires personnelles se mêlent à l'histoire du pays. Le personnel se mêle au collectif...

Ce climat de menace, les bombardements, les réfugiés, la prison des hommes...

Tout cela vient résumer, cristalliser, symboliser les drames du Liban depuis 35 ans ?

Malgré la fin de la guerre civile en 1990, le retrait de l'armée israélienne du territoire Libanais en 2000 et celui de l'armée syrienne en 2005, rien n'a vraiment changé au Liban. Les gens vivent dans une bulle de menace, avec l'idée d'une catastrophe qui plane et les guette perpétuellement en coulisses. Le danger peut surgir à chaque instant et ils savent qu'il n'y a pas d'échappatoire. C'est cette idée de menace permanente que j'ai voulu exploiter. Menace d'une guerre omniprésente, jamais montrée, uniquement

évoquée par des rumeurs de massacres, des bruits sourds de bombardements, de réfugiés en exode... Pourtant, ces femmes ne se sentent pas menacées, elles ont intégré ce climat dans leur vie. Cette proximité avec la mort marque leur inconscient, mais sans nécessairement affecter leurs mouvements.

Le passé, une série de guerres violentes et sanglantes, pèse sur les personnages et hante les décors et les paysages traversés par ces trois femmes. Une chose leur est évidente : elles sont figées dans



une vie politique et militaire agitée qui ne les mène nulle part. Il s'agit du voyage de trois femmes perdues dans une "terre inconnue", menacée par une explosion terrifiante et imminente, ce voyage pourrait avoir lieu aujourd'hui (ou demain). Cette terre qui, peu à peu, devient un terrain de fiction où les fantômes de l'Histoire du Liban et les événements du passé hantent le présent du film. Ces trois femmes cheminent sur une ligne marginale suggérée, une route en manque de repères, pleine de dangers, de bombardements, encadrée de terres arides et désertées.

Les événements du film ont lieu durant une même journée où le hasard semble jouer un rôle important.

"La vie est courte mais les journées sont longues" écrivait Goethe. C'est une journée exténuante et singulière dans la vie de ces trois femmes. Le film se plaît à inventer les détails de cette longue journée/voyage durant laquelle les rêves côtoient les cauchemars, où l'onirisme et le réel sont liés sur des routes interminables.

Le hasard joue un rôle essentiel dans le film. Trois femmes, que rien ne prédestinait à se rencontrer, prennent un même bus. Hasard des rencontres, hasard de la vie, puisqu'une balle perdue vient faire basculer leur voyage. Au Liban, la vie, comme la mort, est guidée par le hasard. C'est finalement grâce au hasard qu'un libanais reste en vie.

On sent vos personnages mélancoliques et désabusés, effrayés et amusés.

Est-ce la seule attitude possible dans un pays en guerre permanente ?

Mon film est sans doute d'une certaine noirceur, mais ne se veut ni optimiste, ni pessimiste. Ces trois femmes ne se projettent ni dans l'avenir, ni dans le passé. Elles vivent le moment présent. Leur optimisme, c'est leur obstination. Elles vivent dans un monde désillusionné : elles savent que la situation politique dans laquelle elles sont figées ne va pas bouger. A l'image du peuple libanais, elles sont condamnées à marcher, à s'exiler pour survivre. Ce mouvement constant devient leur arme de survie. Elles traînent les corps lents et fatigués d'un passé tragique. Guidées par leur obstination, elles survivent en marchant, faisant des efforts héroïques, mais pour quelle raison et pour entrevoir quoi ? Quelque chose de lointain et d'impalpable... leur temps serait-il un temps perdu ?

C'est la dérive de trois femmes, et à travers elles celle de tout un peuple, de toute une région.

On pourrait penser le film pessimiste. Pourtant, il met en scène des femmes qui veulent reconstruire leur vie. C'est très puissant cette force : construire toujours, même si ça doit être détruit le lendemain.

Ne jamais abandonner. Ce bus de femmes, ces trois personnages en particulier, vous-même, les femmes libanaises portent-elles si fort cette énergie-là ?

J'ai voulu mon film comme un labyrinthe dans lequel on se perd et on se retrouve. Le film se termine là où il a débuté : sur le port, face à la mer où les jeunes mariés ont fait l'amour pour la première fois. Ces femmes ont-elles changé ? L'une d'elles s'est mise à fumer. Pourtant elles ne sont pas transformées. Elles font preuve de légèreté, mais pourtant rien n'a changé dans le pays où elles vivent. Leur vie

continue, elles sont toujours dans l'imagination de l'amour... et de l'espérance. Face à la mer, elles attendent.... "le miracle".

À l'image de ce pays cherchant inlassablement à retrouver sa liberté et une souveraineté inexistante et bafouée, à l'image de ce Liban, donc, vivant dans l'illusion de ses victoires imaginaires, et où la terre dégage encore les senteurs de la violence et de la mort d'une guerre civile encore mal cicatrisée, le voyage de ces trois femmes devient la quête de leur propre indépendance.

Vous avez introduit des séquences de rêves. C'est une idée initiale ou c'est une proposition qui est venue dans un second temps ?

Dès le début du film, nous savons que le chemin jusqu'à la prison des hommes durera 3h et 7 minutes. Mais bientôt la dérive du voyage fait petit à petit perdre la notion du temps, des distances et des directions. Les personnages se perdent dans ces grands espaces et n'ont plus aucun repère. C'est ce qui fait basculer le film entre cauchemar et réalité.

Les trois femmes marchent, leurs pas résonnent dans ces lieux désertiques, mais pour arriver où ? Peut-être nulle part.

Vous avez écrit le film avec Rabih Mroué, un auteur de théâtre connu pour l'humour noir de ses pièces sur l'histoire libanaise.

Pourquoi ce choix et comment avez-vous conçu à quatre mains ce film très personnel ?

C'est notre troisième collaboration avec Rabih. Pour nous, écrire ce film – qui est mon premier long-métrage - voulait dire ne pas tricher. L'authenticité de notre propos prend ses racines dans la réalité du quotidien d'un Liban à la conjoncture sociopolitique aliénante. Notre vécu, le mien en particulier, s'est imposé comme une nécessité, pour pouvoir réussir à parler de celui des autres. Il a donc fallu se confronter à notre propre réalité. Cette expérience profonde d'introspection m'a permis d'affronter mes obsessions dues aux années de guerres et de prendre conscience de la violence de leurs impacts sur moi et sur toute une population. J'ai donc voulu parler essentiellement de choses très profondément enfouies en moi et qui me constituent.

J'ai trop souvent entendu dire que pour mieux vivre il était préférable d'oublier. Mais il faut se rendre à l'évidence, la réalité est toute autre ! Savoir accepter la confrontation c'est aller vers la compréhension. C'est cette recherche qui guide l'histoire et les personnages de mon film.



LIBAN : REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 1918 Le pays est libéré de l'Empire Ottoman.
- 1920 Début du protectorat français.
- 1943 Indépendance du pays.
- 1946 Les troupes françaises quittent le Liban.
- 1947 Pacte national, définissant les partages de pouvoir entre les différentes communautés.
- 1958 Guerre civile - fin du régime pro-occidental de Camille Chamoun.
- 1969 Les accords du Caire légalisent la présence palestinienne dans les camps du Liban sud.
- 1975 13 Avril - Début de la guerre civile.
- 1976 Intervention de l'armée syrienne à la demande des formations chrétiennes.
- 1978 Opération Litani : occupation militaire israélienne dans le sud du pays jusqu'au fleuve. Intervention de la Finul.
- 1979 Le général chrétien Saad Haddad décrète la création de l'état libre du Liban sud.
- 1982 Fondation du Hezbollah.
- Opération "paix en galilée" L'armée israélienne envahit à nouveau le sud et assiège Beyrouth.
- Massacres dans les camps de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatila par les milices chrétiennes.
- 1985 L'armée israélienne se retire du pays, mais maintient sa présence dans le sud.
- 1987 Retour de l'armée syrienne à Beyrouth-Ouest.
- 1989 Accords de Taëf : le Liban retrouve la paix, bien que toujours occupé par la Syrie et Israël.
- 1996 Opération israélienne "les raisins de la colère" visant les forces du Hezbollah au Liban sud.
- 2000 Israël se retire du Liban sud après 22 années d'occupation.
- 2001 Retrait partiel des troupes syriennes.
- 2004 A l'initiative de Paris et Washington, adoption de la résolution 1559 visant au désarmement des milices.
- 2005 Rafic Hariri est assassiné dans un attentat qui fait 18 morts.
- La Syrie entame la dernière phase du retrait de ses troupes.
- 2006 Nouvelle guerre d'Israël contre le Liban suite à la capture de deux soldats israéliens par le Hezbollah.



BIOGRAPHIES - FILMOGRAPHIES

Dima EL-HORR (réalisatrice)

Dima El-Horr est née en 1972 à Beyrouth, au Liban. Ayant vécu son enfance et sa jeunesse dans un pays en guerre, elle décide en 1995 de partir aux Etats-Unis et obtient un Masters of Fine Arts in Filmmaking à Chicago (*The School of the Art Institute*). Son film de fin d'études, "The street" est sélectionné dans une trentaine de festivals internationaux et récompensé à plusieurs reprises. Son deuxième court-métrage, "Prêt à porter, Imm Ali" a été sélectionné dans de nombreux festivals internationaux, dont Clermont-Ferrand, et a reçu plusieurs prix dont l'Antigone d'Or au Festival du Cinéma Méditerranéen de Montpellier. Elle enseigne le cinéma à l'Université Américaine de Beyrouth.

CHAQUE JOUR EST UNE FÊTE... est son premier long-métrage.

Rabih MROUE (co-scénariste)

Rabih Mroué, né à Beyrouth en 1967, appartient à une nouvelle génération d'artistes libanais contemporains dont le travail artistique novateur est reconnu dans le monde entier.

Acteur, auteur/metteur en scène pour le théâtre et scénariste pour le cinéma, il commence à réaliser ses propres mises en scène, performances et vidéos à partir de 1990. Ses travaux sont depuis peu très demandés sur la scène artistique européenne. Constamment en recherche, Rabih Mroué questionne les définitions du théâtre et ses relations avec l'Espace, la Forme de la performance et le public. Son travail minimaliste fait appel à différents médias comme la vidéo, la performance ou le théâtre. Ses dernières performances ont été présentées au Festival d'Automne à Paris et lors du festival d'Avignon, "Photo romance : de Rome à Beyrouth".

Ses travaux abordent des sujets politiques que la société libanaise tente d'occulter. Il attire l'attention sur le contexte socio-politique de son pays en créant un théâtre semi-documentaire où réalité et fiction se confondent. Ses petites histoires sur Beyrouth ou le Moyen-Orient remettent en cause les normes de l'identité arabe et des conflits de la région. De la pratique théâtrale à la politique, de la problématique de la représentation à sa vie privée, sa recherche de la "vérité" se base sur des documents, photographies et objets trouvés à partir desquels il crée lui-même d'autres documents, d'autres vérités. A partir de ce matériel, surgit une histoire surréaliste qui joue constamment sur le principe que "entre la vérité et le mensonge, il n'y a qu'un cheveu".

Dans sa filmographie d'acteur, on retiendra notamment son rôle au côté de Catherine Deneuve dans "Je veux voir", un film de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, ainsi que dans "A perfect day", des mêmes réalisateurs, et les films de Ghassan Salhab, "Beyrouth fantôme" et "Terra Incognita".





Hiam ABBASS

Actrice, réalisatrice Palestinienne, née à Nazareth (Israël).

Elevée au sein d'une famille musulmane, Hiam Abbass grandit dans un village du nord de la Galilée, en Israël. Si elle monte sur les planches dès 7 ans, elle s'oriente rapidement vers la photographie, qu'elle étudie à Haïfa. Elle rejoint ensuite la troupe palestinienne de El-Hakawati, avant de travailler dans un théâtre pour enfants. En 1987, elle fait sa première apparition au cinéma dans *Noces en Galilée* de Michel Khleifi, où elle incarne une femme violée par son mari.

Après un détour par Londres, Hiam s'installe en France à la fin des années 80, tournant pour le petit et le grand écran. Militante du FLN dans *"Vivre au paradis"*, elle campe l'épouse de Depardieu dans *"Aime ton père"*. Mais l'actrice accède à la notoriété grâce à son rôle de sage mère de famille s'adonnant à la danse du ventre dans *Satin rouge* de la Tunisienne Raja Amari (2002). Soeur affranchie de *La Fiancée syrienne*, la comédienne au visage de madone, auteur de deux courts-métrages remarqués, *Le Pain* (2001) et *"La Danse éternelle"* (2003), travaille avec les plus fameux cinéastes du Proche-Orient, de Yousry Nasrallah à Amos Gitai (*Free zone*, 2005). Polyglotte et bonne connaisseuse du conflit israélo-palestinien, elle conseille Steven Spielberg sur le tournage à hauts risques de *"Munich"* (2005) et Alejandro González Iñárritu pour *"Babel"* (2006).

Filmographie sélective

The Limits of Control (2009), de Jim Jarmusch . *Amreeka* (2009), de Cherien Dabis .

The Visitor (2008), de Thomas Mc Carthy . *Les Citronniers* (2008), de Eran Riklis

Désengagement (2007), de Amos Gitai . *Dialogue avec mon jardinier* (2007), de Jean Becker

Le Scaphandre et le papillon (2007), de Julian Schnabel . *Azur et Asmar* (2006), de Michel Ocelot (voix de Jenane) . *Munich* (2006), de Steven Spielberg . *Free zone* (2005), de Amos Gitai

Paradise now (2005), de Hany Abu-Assad . *La Fiancée syrienne* (2005), de Eran Riklis

La Porte du soleil (2004), de Yousry Nasrallah . *Satin rouge* (2002), de Raja Amari

Vivre au paradis (1999), de Bourlem Guerdjou . *Haïfa* (1996), de Rashid Masharawi

Noces en Galilée (1987), de Michel Khleifi



Manal KHADER

Née à Ramallah (Territoires Palestiniens) en 1968, Manal Khader vit désormais à Beyrouth. Elle travaille comme journaliste depuis 1992. Elle fait des débuts très remarqués au cinéma pour son rôle dans "Intervention divine" (2002), une co-production franco-palestinienne, par le réalisateur palestinien Elia Suleiman. Le film reçut le Grand Prix du Jury et le Prix de la Critique internationale (Fipresci) à Cannes en 2002.

Raïa HAÏDAR

Née en 1979, Raïa Haïdar vit entre le Liban, la France et la Gambie. Elle est diplômée d'une Licence en Arts du Spectacles obtenue à la Sorbonne Nouvelle à Paris en 2002. Elle suit notamment l'Atelier du soir à l'Ecole de Chaillot de 1998 à 2000 puis l'Atelier International de Blanche Salant et Paul Waever à Paris en 2002. Sa carrière de comédienne a débuté au théâtre dans plusieurs pièces libanaises ainsi que des courts-métrages tournés à Beyrouth, Los Angeles et Paris. Elle a joué également dans "Lettres d'Algérie", un téléfilm réalisé par Azize Kabouche pour TV5 (Paris, 2001) et "Le Dernier Homme", un long-métrage réalisé par Ghassan Salhab pour ARTE (Beyrouth, 2006).



FICHE TECHNIQUE

HIAM ABBASS	La femme du gardien de prison
MANAL KHADER	La femme qui veut divorcer
RAÏA HAÏDAR	La jeune mariée
FADI ABI SAMRA	Le chauffeur du camion de poules
BERGE FAZELIAN	Le chauffeur du bus
NABIL ABOU MRAD	Le vieux monsieur dans le corbillard
KARIM SALEH	Hisham
SIRVAT FAZELIAN	La dame au gâteau
MISE EN SCÈNE	DIMA EL HERR
SCENARIO	DIMA EL HERR, RABIH MROUÉ,
DIALOGUES	RABIH MROUÉ
IMAGE	DOMINIQUE GENTIL, AFC
SON	JEAN-GUY VÉRAN, THOMAS ROBERT, EMMANUEL ZOUKI
MONTAGE	JACQUES COMETS
MUSIQUE ORIGINALE	PIERRE AVIAT
PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ	THIERRY LENOUVEL / CINÉ-SUD PROMOTION (FRANCE)
COPRODUCTEURS	SABINE SIDAWI / ORJOUANE PRODUCTIONS (LIBAN)
	PRODUCTRICE EXÉCUTIVE AU LIBAN
PRODUCTEUR ASSOCIÉ	HANNEKE VAN DER TAS ET NICOLE GERHARDS /
DISTRIBUTION	NIKOVANTASTIC FILM (ALLEMAGNE)
	RÉMI BONHOMME
AVEC LA PARTICIPATION DE	SOPHIE DULAC DISTRIBUTION
ET LE SOUTIEN DE	CNC (Centre National de la Cinématographie, CinéCinéma, Medienboard Berlin-Brandenburg, World Cinema Fund, Fonds Francophone de production Audiovisuelle du Sud (OIF et CIRTEF), Visions Sud Est et DDC (Direction du Développement et de la Coopération Suisse), EED (Church Development Service) et EZEF (Protestant Audiovisual Center for Development Education), Ministère de la Culture au Liban, Desert Door et Festival International du Film de Dubai).

